

La honte d'être soignant face à la mort annoncée en oncologie

Caregiver Shame When Death Is Announced in Oncology

B. Karcher

Reçu le 28 juin 2020 ; accepté le 17 décembre 2020
© Lavoisier SAS 2022

Résumé Dans cet article, nous tenterons d'éclairer la fonction de la honte en déterminant ce que peut recouvrir cet affect chez un soignant en oncologie. Pour ce faire, nous étayerons l'hypothèse que la honte chez celui-ci peut être une sauvegarde subjective. Pour cela, nous démontrerons que la honte du soignant peut être le signe d'une souffrance mais également une défense permettant de se resubjectiver par le biais d'un appel au regard de l'autre puis d'une demande de rencontre amenant parfois la question de « la demande » au sens psychanalytique du terme.

Mots clés Honte · Mort · Oncologie · Soignant · Sauvegarde subjective

Abstract In this article, we attempt to shed light on the function that shame can have for the oncology caregiver. Toward this aim, we put forward the hypothesis that shame functions to safeguard subjectivity. We demonstrate that caregiver shame can be a sign of suffering but also a defense allowing to resubjectify oneself. This happens through a call for the gaze of the "other" and a request for union, sometimes bringing up a "demand" in the psychoanalytic sense of the term.

Keywords Shame · Death · Oncology · Caregiver · Subjective safeguard

« Avoir honte de son immoralité, c'est un premier degré de l'échelle ; arrivé en haut, on aura honte aussi de sa propre moralité. »

Friedrich Nietzsche

La clinique en cancérologie soulève rapidement la question de la mort. Cette question est présente auprès des

patients mais aussi des soignants. Ainsi, comment annoncer au patient un pronostic réservé ? À quelle place fantasmatique peut être le soignant à ce moment-là ? Pour illustrer notre propos, nous présenterons une vignette clinique d'une soignante en service d'oncologie. Face au réel de la mort, des soins, certains soignants peuvent être en difficulté pour voiler ce réel et cela peut générer une souffrance qui se mêle à celle du patient. Cela s'explique, car la clinique au lit du malade s'éprouve et vient bousculer notre être et notre manière de nous positionner dans le monde. Il ne faut pas négliger le fait que le soignant arrive lui aussi dans le service avec son histoire et sa subjectivité.

La rencontre de Célia et l'appel au regard de l'autre

Célia est interne en médecine dans le service d'oncologie-hématologie pédiatrique. Elle est très engagée dans son service en ne comptant pas ses heures, et peut enchaîner ainsi deux gardes d'affilée comme d'ailleurs nombre de ses collègues me fera-t-elle remarquer. Célia, qui en réunion d'équipe semble tout maîtriser, m'interpelle dans le couloir quelques mois après son arrivée. Elle dit : « *Tu as cinq minutes, je voudrais te parler d'Elena (jeune patiente de 8 ans atteinte d'un lymphome)* ». Je l'invite à venir s'asseoir dans le bureau dédié à la réception des familles. Elle me montre un dessin d'Elena sur lequel elle est représentée tout sourire, avec sa blouse, son stéthoscope et une cape de super héros avec en titre « *Célia Super Docteur* ». Je lui demande ce qu'elle en pense. À ce moment-là, Célia rougit violemment et ne dit plus rien. Passé ce silence de quelques minutes, elle me révèle que le travail est très dur dans ce service et qu'elle n'y arrive pas : « *Je me sens nulle, je suis rien..* ». Elle accompagne son récit de larmes silencieuses. Lors du deuxième entretien, Célia commence par : « *Elena, elle est en soins palliatifs* » à ces mots elle rougit de nouveau. Elle continue sur son ressenti d'être de trop dans cette prise en charge : « *je n'ose plus aller la voir, quand la famille est arrivée hier dans la chambre, ils m'ont proposé de rester*

B. Karcher (✉)
LAPCOS, UPR 7278, université Côte-d'Azur,
41, boulevard Napoléon-III,
F-06200 Nice, France
e-mail : Brigitte.karcher@univ-cotedazur.fr

car Elena le souhaitait, mais j'aurais voulu disparaître, ne pas être née, je me sens inhumaine, j'ai tellement honte... »

Pour Lacan [1], ce comportement représente un appel hontologique où le sujet se demande : « Suis-je humain ? ». Cet appel peut être pensé à la lumière de l'Aïdos grec (la déesse de la honte), qui représente le sens de la limite. Dans le cas de l'homme, être mortel, la limite est alors l'acceptation de sa finitude. Ce concept est placé au cœur de l'approche de l'homme et du monde puisque la honte naît de la reconnaissance de la limite chez les Grecs. Plus précisément, elle représente un idéal bafoué, car le sujet s'est senti tout puissant et le raptus honteux le ramène à se découvrir indigne, petit. J. Lauxerois dit à ce propos que : « *La honte n'est pas une expérience négative, mais elle est plutôt une expérience du négatif, une expérience féconde puisque c'est ce négatif qui rend l'être humain à la fois pensable et vivable. Le déni de la honte est considéré comme la honte suprême, c'est-à-dire, une preuve de non-humanité* » [2]. L'éhonté ne serait donc pas humain. Chez les Grecs, la honte est donc l'expression d'une limitation au fantasme de toute-puissance. Cette dernière pourrait être la conséquence de la reconnaissance de la castration. Plus précisément, d'une castration insuffisamment articulée (évitée) qui ferait le lit aux éprouvés de honte. Mais il semblerait que l'origine soit encore plus archaïque, là où la castration ne serait pas dite œdipienne, mais plutôt langagière. Ce qui semble le cas ici, puisqu'à notre première entrevue Célia avait gardé le silence et n'avait rien pu dire avec des mots. Je lui propose donc de revenir me parler de ce dessin, car j'ai l'intuition qu'elle est venue montrer sa honte par le biais d'Elena et de son dessin avec son rougissement concomitant. Par ce truchement, elle s'autorise donc à montrer sa souffrance avant de l'exprimer avec des mots.

Contrairement à la culpabilité, qui rentre facilement dans des scénarios fantasmatiques, la honte est difficile à penser, à représenter et passe par des signes non articulés par le sujet tels le rougissement ou la sudation. Ces manifestations témoignent d'une émotion brute, sans mot, hors sens, en lien avec la jouissance et le réel dont le sujet ne peut rien dire. Il convient de tenter de symboliser une partie de ce réel. Selon les psychanalystes, la honte est ressentie lorsque le sujet est confronté à l'Idéal du Moi tel qu'il est intériorisé, idéal lui-même en lien avec la formation des instances idéales de l'environnement familial. Par la suite, elle est éprouvée dans les contacts sociaux, par projection de ces instances sur des personnes ou des institutions extérieures. La honte constitue donc, par définition, un sentiment social ne pouvant se ressentir que par l'intermédiaire d'un tiers honnissable avant d'être intériorisé.

Enfin, la honte est souvent confondue avec la culpabilité ; celle-ci est ressentie face à l'instance surmoïque et ne condamne qu'une action ou une faute, contrairement à la honte qui touche à l'être lui-même, se ressentant comme

mauvais, indigne. En ce sens, comme le souligne Tisseron, « *la culpabilité est une forme d'intégration sociale, alors que la honte est une forme de désintégration. Elle crée une rupture dans la continuité du sujet* » [3]. Bernard affirme que « *la honte comporte de structure, une destitution subjective* » [4]. Le sujet est alors renvoyé à une impuissance radicale qui n'est pas sans rappeler la détresse originelle (Hilflosigkeit) d'être sans défense. L'effondrement qui découle du mouvement de honte touche les assises narcissiques. Tisseron spécifie que cet effondrement peut également atteindre les domaines d'investissements psychiques, sexuels ou d'attachements [5]. Pour ces raisons, la honte est difficilement appréhendable en séance, créant du flou. Dès lors, dans cette confusion, il devient difficile de distinguer ce qui relève du sujet et ce qui relève de l'autre. En effet, les identités s'estompent. Ainsi, si au début des entretiens, Célia s'autorise à venir parler de sa souffrance sur l'appui du dessin d'Elena, c'est que cette honte concomitante à cette présentation est un appel au regard de l'autre. À ce propos, Scotto di Vettimo met en évidence ce caractère paradoxal de la honte. Pour elle, le sujet en état de sidération psychique peut avoir besoin de la honte pour sauvegarder sa subjectivité — autrement dit pour « *être sujet honteux, mais sujet tout de même* » [6]. En cela, le regard dont le sujet est le point de mire prouve qu'il existe comme sujet. « *La honte est un affect qui suppose un sujet pour l'éprouver* » souligne Lavallée [7].

Célia me confie qu'elle a l'impression qu'elle n'en fait jamais assez pour le chef de service : « *il me dit sans cesse qu'il compte entièrement sur moi, mais qu'il faut que je m'y mette alors que je n'arrête pas. (...) J'ai essayé de lui parler d'Elena et il m'a répondu : "de quoi veux-tu qu'on parle ? Elle est en soins palliatifs, il n'y a rien à dire, tu suis le protocole".* ».

Dans les moments de conflits avec son chef de service, Célia se voit choir de son identification imaginaire au phallus. « Je suis nulle, rien » dit-elle, exprimant sa destitution subjective et sa réduction au rien. Lacan, dans le séminaire La relation d'objet [8], met en lumière la manière dont le sujet, réduit à s'imaginer comme néant, se voit précipité de sa fonction de métonymie. C'est à partir de là que Célia se regarde avec honte mais aussi, selon l'expression de Bernard, « s'éprouve comme en trop, comme un corps en trop. » [9]. Célia serait encore dans une dialectique « d'être » le phallus et non de « l'avoir ». Cette problématique entraîne alors l'indifférenciation soi/non-soi.

En effet, Bernard amène l'idée que derrière l'image spéculaire, il y a la castration. Il ajoute que l'instant de dévoilement de la honte permet alors l'accès au plus intime du sujet, c'est-à-dire à la vérité de son fantasme ou à un point de jouissance.

La honte chez Célia est celle de son fantasme, fantasme d'être le phallus de l'autre/Autre, du côté de la toute-puissance, surhumaine donc à la place des dieux capable

de défier la mort. Cette place idéalisée que lui donne selon son ressenti le chef de service, Elena et sa famille. Parfois une place donnée également par les représentants de l'État : des « héros de guerre » en période de Covid-19. La place qu'elle a prise auprès de sa mère en faisant médecine comme elle l'aurait voulu. Cependant, au moment du raptus honteux la renvoyant à son impuissance, à la mort annoncée de sa patiente, elle trouve à s'humaniser par l'expérience de la honte qui lui permet de se resubjectiver.

Pour conclure, résumons la fonction de la honte chez Célia : si la honte désubjective, elle est aussi une défense. Si je suis le point de mire d'un autre, par retour de la pulsion scopique, j'existe. En cela, la honte ici n'est pas uniquement « désubjectivante » comme le souligne Bernard. En cela, tout l'enjeu de l'entretien clinique sera de faire de la honte, cette touche de réel selon Lacan [10] : une honte symptôme afin qu'une demande puisse émerger et être mise au travail dans les rencontres avec le clinicien. Célia, sur le départ, me remercie en soulignant que nos rencontres lui ont permis de tenir. Elle finit l'entretien par une demande de contact avec un collègue extrahospitalier. Cette demande montre l'importance de l'offre d'accueil d'une parole pour les soignants en souffrance, car faire de sa vie une histoire, c'est bien de cela dont se soutient un sujet dans son existence. En ce sens, il s'agit également de faire du « holding de holding » au sens Winnicottien du terme, c'est-à-dire soutenir les soignants pour qu'ils puissent prendre soin des patients à leur tour.

Liens d'intérêt : l'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt

Références

1. Lacan J (1991) *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Le Seuil, coll. Le Champ freudien, Paris, p 209
2. Lauxerois J (2011) *La beauté des mortels : essai sur le monde grec à l'usage des hommes d'aujourd'hui*. Desclée de Brouwer, Paris commenté au colloque du 13 octobre 2011 à Grenoble lors de la 2^e Rencontre pluridisciplinaire sur l'éthique et l'éthique appliquée sur le thème de « La Honte »
3. Tisseron S (1992) *La honte, Psychanalyse d'un lien social*. Dunod, Paris, p 3
4. Bernard D (2007) *Les objets de la honte*. In: *Cliniques méditerranéennes*, Ères, n° 75 pp 215–26
5. Tisseron S (1992) *La honte, Psychanalyse d'un lien social*. Dunod, Paris, p 4
6. Scotto di Vettimo D (2001) *Métapsychologie et clinique de la honte : son statut, ses manifestations, son traitement psychothérapique*. Thèse de doctorat en psychologie
7. Lavallée G (2003) *La honte salvatrice*. In: *Revue française de psychanalyse*, vol 67, pp 1807–15
8. Lacan J (1994) *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, Le Seuil, coll. Le Champ freudien, pp 244–5
9. Bernard D (2011) *Lacan et la honte, De la honte à l'hontologie*. In: *Progress Ed. du champ lacanien*, p 223
10. Lacan J (2001) *Télévision*. In: *Autres écrits*. Le Seuil, coll. Le Champ freudien, p 527